

AURORE

A monsieur François Coppée.

Dans le vieux cimetière endormi sous les cieux
L'herbe est lourde des pleurs que d'invisibles yeux,
Du haut du firmament, versent dans les ténèbres.
C'est l'heure où, fatigués de leurs appels funèbres,
Dans les murs ruinés, croulants et pleins de trous,
Par terreur du soleil se cachent les hiboux ;
L'heure où la nuit s'enfuit, emportant dans ses voiles
Au fond du ciel pâli les mourantes étoiles. . .

L'air est déjà moins noir, mais ce n'est pas le jour.

Dans l'ombre transparente on devine la tour
Du clocher qui, des morts surveillant la demeure,
Hurle aux vivants les glas et leur compte chaque, heure,
Cri du Temps qui vieillit, aux seuls vivants jeté,
Car l'heure chez les morts s'appelle Éternité.

Au bas du cimetière en pente vers l'aurore,
Vaguement entrevu, le hameau dort encore.
Pas un feu : pas un bruit ; ni mouvement, ni voix ;
Silence grandiose au milieu de ces croix.

Cependant l'horizon est tout blanc de lumière.
Clocher, moisons, tombeaux, tout sort de l'ombre, et,
La haute voix d'un coq annonçant le soleil [fière,
Sonne, comme un clairon, le réveil, le réveil. . .
Et, comme autant d'échos, d'autres clairons répondent,
Et mille bruits dans l'air passent et se confondent ;
Un volet en s'ouvrant grince et bat contre un mur ;
Un verrou crie et geint ; des pas sur le sol dur
Font claquer des sabots en alarquant une oie ;
Un moineau chante ; un boeuf mugit ; un dogue ahoie.
Au cadran du clocher quatre coups ont tinté :
Et soudain le hameau semble ressuscité.

Se réveilleront-ils aussi, les morts que j'aime ?
Les reverrai-je un jour dans l'azur où Dieu sème,
Enormes grains de feu, les astres flamboyants ?
Comme il est bon de croire avec les vrais croyants,
O mes chers disparus, que nous avons des aïles !
Croire qu'il est un lieu plein de fleurs éternelles
Et d'arbres merveilleux caressés par le vol
D'oiseaux chantant l'amour mieux que le rossignol,
Où tout est pureté, splendeur, joie, harmonie,
Où l'âme à l'âme-sœur reste à jamais unie !
Croire enfin qu'animés par la divinité,
Nous avons droit comme elle à l'immortalité !

Et tandis que je songe, un rayon qui vous dore,
O croix, vous baise au front et vous parle d'aurore.

PAUL IONES

VOLEUR DE NUIT

I

—Je vous conseillerais plutôt le style arabe,
dit le médecin de colonisation.

Le curé se prit le nez entre le pouce et l'index.

—J'y ai bien pensé, répondit-il en hochant la tête. Puis j'ai réfléchi que cela serait commettre une maladresse en pays musulman. Et décidément je n'en tiens au romain pour la façade. A l'intérieur, du gothique.

EXPRESSION INCOMPLÈTE



Lui. — Pouah ! Ce beurre sent le navet.
Elle. — Allons donc ! C'est ton nez.

—Du gothique ! et qui vous fournira l'argent pour la nef ? vous savez ce qui vous a été alloué pour votre église neuve ?

—Bien peu, grommela le prêtre en faisant une moue méprisante.

—Trop encore, riposta le docteur. Car si le Conseil municipal m'avait écouté, vous n'auriez pas obtenu un sou.

—Je le sais ! dit sèchement le prêtre en chassant violemment un caillou du bout de sa canne. Cependant, vous feriez acte de bonne politique, vous autres parpaillots en soutenant de vos deniers de culte catholique. Mais allez demander de la logique à des athées ! j'entends de la saine logique, car lorsqu'il s'agit de manifester leur haine contre la religion, ils deviennent malins comme des singes. Je suis sûr que vous me conseillez le style arabe afin de transformer mon église en mosquée. Au lieu de clocher il vous faut un minaret. Cela devient à volonté un beffroi, un télégraphe aérien ou un pigeonnier. Les parpaillots sont gens pratiques.

—Bien moins que vous, dit froidement le médecin. Il me souvient qu'un curé de ma connaissance me racontait (il n'y a pas trois jours) que, dans je ne sais plus quelle mission d'Afrique, certains prêtres obtenaient de fort bons chrétiens à l'aide d'une bouteille de rhum. Avec deux bouteilles, ils faisaient un petit saint.

Le curé baissa la tête, une large et énergique tête chauve, et passa ses doigts noueux dans sa longue barbe grise.

—Et quand ceci aurait été dit ! fit-il d'une voix adoucie en regardant le sol, qui sait de quel moyens se servaient les premiers apôtres ? . . . Et qui s'en inquiète aujourd'hui ? Certes, la terre est parfois médiocre, et dure aussi la saison. . . qu'importe ! L'essentiel est que le grain soit jeté au vent.

Ainsi, disputaient par une claire nuit d'avril, le curé et le médecin de Bou-Ali, coquet village algérien suspendu aux flancs de l'Ouarsenis ; le curé Brancard, un homme vieil de taille colossale, aux épaules rondes, à la voix haute et rude d'apôtre guerrier ; le médecin Montagnac, long, droit, sec, olivâtre, à la barbe courte, raide et noire.

Les deux hommes s'engagèrent dans un chemin creux qui conduisait à la demeure du docteur. Ils y arrivèrent bientôt.

Le médecin de colonisation habitait une petite maison située à quelque distance du village. La modeste habitation s'élevait au milieu d'un jardin clos de hautes et épaisses murailles.

Le docteur vivait seul. Un domestique maltais venait tous les matins panser le cheval dont l'écurie se trouvait derrière la maison. En même temps que lui arrivait une juive chargée de mettre en ordre le ménage du vieux garçon. Tous deux partaient vers midi pour ne plus revenir.

Le docteur sortait derrière eux, et, ses visites terminées, dinait à l'hôtel. Deux chiens kabyles de hautes tailles, lâchés dans l'après-midi, faisaient pendant son absence la police du petit domaine.

Comme le docteur, après avoir souhaité le bonsoir au curé, tenait ouverte la grille d'entrée, les deux chiens sortirent du jardin et s'éloignèrent quelque peu. Le médecin négligea de les rappeler. Mal lui en prit. Car au bout d'un instant les deux kabyles firent lever un chacal dans les fourrés voisins et s'élançèrent à la poursuite de leur ennemi naturel.

Le docteur ferma la grille après avoir

L'ABUS DE L'EAU



I

Le conducteur de l'arrosoir. — Je suis en retard. Vite ! Remplissez.



II

Le tramp, endormi dans la tonne. — Ah ! ça ! l'ami ! Quand vous m'offrirez de l'eau, vous y ajouterez un peu de cognac, n'est-ce pas ?

sifflé inutilement ses deux gardiens et se coucha.

Vers minuit, une sorte de jappement qui semblait venir du jardin le réveilla. Il sortit sans bruit par une petite porte de derrière et prit dans l'écurie un fouet dont il se servait habituellement pour châtier les deux vagabonds. Mais comme il se dirigeait vers la porte d'entrée il entendit un bruit de voix de l'autre côté du mur d'enclos.

Le médecin dressa l'oreille.

Poser une échelle le long du mur, y grimper silencieusement et regarder dans la direction d'où venait le bruit, fut pour le docteur Montagnac l'affaire d'un instant.

Ce qu'il vit alors l'étonna grandement.

Il distingua malgré l'obscurité profonde deux ombres arrêtées sous un olivier.

Quels gens rôdaient autour de sa demeure ? c'est que le médecin de la colonisation comprit vite lorsqu'il eut entendu cette étrange conversation tenue à voix basse :

—C'est bien ici ? disait une voix.

—C'est bien là.

—De quel côté passer ?

—Du côté de l'écurie.

—Là, sont les poules ?

—Poules et lapins.

—Tout est préparé et prévu ?

—Tout.

—Cependant. . . garde à nous !